

LAURENT GAY

ARRACHÉ
À L'ENFER

La résurrection d'un toxico

Nouvelle édition

EdB

Je veux remercier :

*Avant tout, Dieu, mon « bon Dieu »,
pour sa bienveillance envers moi,
sans laquelle je ne serais pas là aujourd'hui.*

*Mon épouse Marie-Dominique,
ainsi que nos deux merveilleux enfants,
Raphaëlle et Jérémiah.
Cette femme exceptionnelle a fait le choix, impossible aux
yeux des hommes, de la folie de l'Amour, dépassant ainsi
ses propres limites pour atteindre le Cœur de Jésus,
entrant dans la dimension du Ciel,
espérant contre toute espérance,
jusqu'au sacrifice de sa propre vie
afin d'engendrer elle-même la vie.*

*Mes parents qui ne m'ont jamais lâché,
même pendant mes moments les plus sombres.
Je me rends compte, avec le recul, à quel point
ils ont souffert à cause de moi,
démunis et impuissants devant ce fléau.*

*Mon frère et sa femme qui ont toujours eu le souci
de m'aider dans mes difficultés.*

*La Communauté catholique des Béatitudes
qui m'a accueilli avec beaucoup d'amour et de patience.*

*Ma belle-famille qui m'a adopté
comme l'un de ses propres enfants.*

*Et, bien sûr, tous les frères et sœurs en Christ
que j'ai rencontrés dans « les mouvements de la gloire ».
Sans oublier tous ceux qui fréquentent le groupe
de prière des Herbiers (85).*

Le mot de l'éditeur

Laurent a un regard franc, ouvert à la rencontre. Sa sympathie et son cœur – sans jugement aucun – lui ouvrent bien des portes. Lorsque nous avons parlé d'une nouvelle édition de ce best-seller, une joie sincère débordait des rides de ses yeux.

Ce livre est bien plus qu'un livre : il nous fait percevoir l'horreur des enfermements que provoque la noirceur du monde de la drogue, des rackets et autres violences d'un héroïnomanie addict. Un faux bonheur scelle les prémices d'un esclavage moderne qui tue encore et encore. À la clé, une illusion d'évasion qui ronge l'âme.

L'actualité ne cesse de nous parler de saisies records de drogues (cocaïne, drogue de synthèse, héroïne...). L'étendue du trafic de drogue révèle un pays devenu une plaque tournante internationale. Ce livre vous propose d'allumer un autre projecteur : celui qui brûle la vie d'une personne. Laurent a sombré dans cet enfer. Il en parle avec justesse sans nier l'engrenage de la violence, l'enfer de la dépendance et les conséquences sur son cœur devenu comme du béton.

La bonne nouvelle est qu'il est devenu le témoin vivant d'une résurrection ! Depuis plus de vingt ans, il sillonne la France pour parler aux jeunes. Sans se mettre en avant ni prendre la grosse tête, il insiste, persiste et signe, avec un petit sourire en coin : Dieu m'a sauvé ! L'espérance n'est pas un vain mot, c'est une expérience concrète.

Laurent nous fait du bien en nous témoignant combien le Bon Dieu a continué de s'occuper de « son cas » ! Il nous permet de toucher du doigt l'amour bienveillant du Christ qui porte sur lui nos souffrances pour nous donner la vie, et la vie en surabondance !

Un livre qui ravive l'espérance de ceux qui souffrent de toutes sortes d'addictions, ainsi que celle de leurs proches. Décidément, ce témoignage bouleversant reste d'une étonnante actualité !

Qu'il sème partout des graines d'espérance car la vie est plus forte si nous l'aidons quelque peu...

Sœur Marie Costermans
Directrice éditoriale

INTRODUCTION

« Passionné pour Jésus » ! Ce titre gratifiant, je me le suis attribué à partir du moment où Dieu a bouleversé ma vie en me révélant son Fils. Rien, pourtant, ne me destinait à devenir un ami de Jésus.

Pour mon plus grand bonheur, Dieu a décidé qu'il en irait autrement : il est venu me chercher dans le tombeau où je gisais, il m'a fait revenir de chez les morts. Ma vie en est marquée pour le restant de mes jours : un tel sauvetage crée bien sûr des liens avec celui qui m'a sauvé !

Passionné pour Jésus, je proclame aujourd'hui la bonne nouvelle qui fait de moi un homme libre, héritier du Royaume, racheté par le sang précieux du Christ.

Si je veux résumer ma vie, je dirai que c'est dans la cellule de ma prison que la foi chrétienne m'a été révélée par l'Esprit de Dieu.

J'étais un voyou complètement paumé et, sous mes aspects de rebelle, je cachais une immense misère intérieure. Seul, abandonné de tous, écrasé sous le joug

de mon esclavage, désespéré, j'ai crié ma souffrance vers les cieux, ne sachant plus qui appeler au secours. Le regard de compassion de Jésus m'a instantanément libéré de mes chaînes. Cette vérité qui rend libre, je ne peux pas la cacher, je ne peux pas la taire, c'est pourquoi je vais m'appliquer dans ce livre à en témoigner.

J'étais un grand malade, blessé au plus profond de mes entrailles ; un bloc de béton recouvrait mon cœur et aucun sentiment ne pouvait y pénétrer. Mais parce que rien ne peut résister à la puissance du Saint-Esprit, saisi par la miséricorde infinie du Christ, je me suis laissé réconcilier avec Dieu ! Encore aujourd'hui, et plus que jamais, je suis toujours malade ! Mais, rempli d'espérance, je me laisse rejoindre et guérir chaque jour par l'amour, l'Amour incommensurable de Dieu.

Cette docilité du cœur, je ne l'ai pas acquise par mes propres forces, mais au contraire par un lâcher-prise total de ma personne, qui m'a conduit à une conversion radicale que je renouvelle, matin après matin, avec la grâce du Seigneur.

Dieu ne m'a pas changé. Il a changé, au-dedans de moi, ce qui était ténèbres en lumière. Je suis toujours le même homme, mais rien n'est plus pareil ! L'homme cruel que j'étais a disparu, remplacé par l'homme nouveau, l'homme qui veut être fidèle à l'appel reçu de Dieu.

Je raconte dans ce livre une partie de mon existence, de mon enfance à aujourd'hui. Je retrace ma chute vertigineuse dans le gouffre de l'enfer des drogues, la lente déchéance de ma vie. Ce livre est le reflet de quinze années d'un triste parcours de toxicomane glissant peu à peu dans le mensonge, la violence, la délinquance, la prison, la folie, la maladie, l'hospitalisation et la mort.

L'originalité de mon histoire réside dans la merveilleuse découverte de l'existence de Dieu, qui a su compromettre les plans tragiques d'un destin voué à l'échec. Atteint de deux maladies incurables (hépatite C et SIDA), conséquences directes de ma vie passée, je vis l'aventure palpitante et merveilleuse du mystère de la foi : une ascension passionnante avec le Christ qui a complètement transformé ma vie !

Mon témoignage est celui d'une vie simple mais extraordinaire, éclairée par les trois vertus théologiques que sont la foi, l'espérance et l'amour, une vie où je goûte une joie que je veux partager avec ceux qui ont soif de bonheur.

Ma devise ? *Avec Dieu, le meilleur reste à venir.* Ma ligne de conduite ? *Seule la grâce de Dieu suffit.*

Ce témoignage est aussi ma manière de prier, afin de ne pas les oublier, pour mes amis, pour ceux qui ont fait une partie du chemin avec moi et qui, tragiquement, ont rejoint trop tôt la maison du Père. Je prie en particulier

pour Florence, ma compagne de galère, morte du SIDA à l'âge de vingt-cinq ans, après de longs mois d'agonie dans les hôpitaux.

Ce sont plus de cinquante jeunes garçons et filles de mon entourage qui sont ainsi décédés, arrachés brutalement à la vie par cette maladie violente et horrible qu'est le SIDA, par les overdoses, les règlements de comptes, les suicides, conséquences immédiates de la consommation de drogues.

J'ai écrit ce témoignage pour chacun d'eux (dont j'aurais pu partager le sort fatal) et pour toute cette jeune génération, contaminée et rongée par une culture de mort. Que Dieu me donne toujours la force de dire aux jeunes : la victoire de la vie l'emporte radicalement sur l'esprit de ténèbres, d'angoisse et de mort qui plane sur ce monde ! Mon souhait est que tous comprennent que rien ne peut faire obstacle à la réalisation du bonheur total que Dieu désire pour chacun de nous.

Que chaque lecteur puisse, au travers de mon douloureux parcours, retrouver un peu de ses propres souffrances et découvrir qu'il est un trésor unique, que sa vie a du prix aux yeux de Dieu qui nous aime inlassablement, et cela quelle que soit notre histoire, dans le meilleur ou dans le pire de ce que nous avons vécu.

1



ENFANCE HEUREUSE, CITÉ DANGEREUSE

« Paris a délaissé ces quartiers Nord,
et laissé entrer le mal aux portes de la capitale
– l’histoire d’un minot mêlée de bien et de mauvais,
de lumière et de ténèbres¹. »

Le cœur de la cité

C’est au cœur du Paris populaire, dans le 18^e arrondissement, que mes yeux s’ouvrirent sur le monde, le

1. Les ajouts de l’auteur en début de chapitres sont propres à cette nouvelle édition (NdE).

12 novembre 1964. Ce quartier avait déjà vu naître mon père et ma mère trente ans plus tôt, car nous sommes une famille de vrais Parisiens depuis plusieurs générations...

La religion, dans notre famille, ne fit jamais partie des mœurs de la maison. Maman, « païenne pratiquante », n'allait à la messe que pour les enterrements et les mariages. Baptisée dans la foi de l'Église catholique, elle ne fréquentait pas les sacrements. Papa était plutôt un « athée militant » ; pour lui, Dieu n'avait aucune raison valable d'exister. Sans se poser davantage de questions sur le sujet, il était indifférent et parfois presque intolérant en ce qui concernait la religion.

Je fus baptisé tout petit dans la foi catholique, par pure tradition, mais sans recevoir aucune éducation religieuse. Par choix personnel, ensuite, je n'eus pas le désir de connaître cette religion qui ne m'enthousiasmait pas. Le regard que je posais sur l'Église était négatif, je la considérais presque comme une secte. Je ne voulais surtout pas me laisser apprivoiser par des pratiques qui me semblaient dater d'une autre époque, dépassées pour ma génération. D'ailleurs, me disais-je, pourquoi Dieu s'intéresserait-il à moi ? Ainsi fut-il totalement absent de mon enfance, et cela me convenait parfaitement.

La première fois que j'ai entendu parler de Jésus, j'ai cru que l'on parlait d'un Portugais de ma cité qui jouait sur le stade de foot derrière chez moi !

J'avais donc fait un réel blocage sur la foi, la pratique religieuse et tout ce qui pouvait les entourer : les chrétiens, les catholiques, l'Église, les curés, le Pape et tous les prélats ! J'étais plutôt attiré par les anti-Christ, non pas pour satisfaire à mes propres démons, mais plutôt afin de me rebeller contre l'ordre établi. C'était sans imaginer le dessein de Dieu dans ma vie ! La foi a fait irruption en moi comme une bombe à fragmentation, j'ai été touché par Jésus, tout a explosé à l'intérieur de mon être.

Pourtant, mon histoire commence plutôt mal dans notre belle capitale parisienne qui m'accueille sur ses parvis. Je découvre rapidement les cités HLM d'avant-guerre, que j'aime appeler plutôt : Hauts Lieux Médiocres.

La cité où je vais faire mes premiers pas et apprendre à me repérer est située dans le Nord de Paris, dans un quartier coincé entre les boulevards Maréchaux et le périphérique extérieur, juste aux portes des banlieues d'Aubervilliers et de Saint-Denis (93). De la fenêtre de ma chambre, au quatrième étage de mon immeuble, les jours de beau temps, entre la fumée des usines de gaz et la grisaille de la pollution ambiante, j'ai une vue

imprenable sur un paysage de toits d'immeubles et un horizon de bitume, sur un univers moderne d'enseignes publicitaires lumineuses, ponctué par les klaxons des voitures qui s'alignent pare-chocs contre pare-chocs le long du macadam.

Cette cité morose est l'esquisse, tracée à main levée dans des couleurs où manque le rose, du tableau de ma jeunesse ! Malgré tout, j'ai eu la chance de naître dans une famille formidable, composée de mes deux parents et de mon frère, mon aîné de six ans, dont je partageais la chambre. Nous étions une famille modeste, ne vivant pas dans le luxe, mais nous avions le nécessaire. Dans ce quartier, nous étions des privilégiés et notre condition sociale se situait au-dessus de la moyenne.

Je fus un enfant plutôt introverti, qui ne parlait pas beaucoup. J'appartenais à la génération post-soixante-huitarde et mon comportement fut certainement influencé par la mouvance révolutionnaire de mai 1968. La rigueur n'était plus dans l'air du temps, on privilégiait plutôt le statut de l'« enfant-roi ». Mes parents furent alors complètement désorientés dans leur conception de l'éducation et perdirent le contrôle de la situation familiale, subissant de plein fouet une pression socioculturelle à la recherche de méthodes pédagogiques idéales. Mes parents m'apprirent le respect avec de bons principes, mais avec peu de repères.

De la sorte, avec ma petite « bobine » d'ange, je profitais au maximum de cette étape complexe du métier de parent pour faire ce qu'il me plaisait, à l'insu des miens. Marqué par la vague de liberté qu'inspirait la tendance « anarchiste hippie » de cette époque, je me marginalisais dans la rue, j'exprimais l'agressivité d'une révolte intérieure contre le monde extérieur qui m'entourait. Je devins un « rebelle cool », mêlant, dans une quête d'absolu, un profond mal-être révolutionnaire et des rêves idéologiques. Les slogans « Interdit d'interdire », « Ni Dieu ni maître » et « Faites l'amour, pas la guerre » résonnaient en moi comme une motivation supérieure à vivre en homme libre, sans lien ni attache, rejetant en bloc toutes les valeurs.

La violence

Ma première confrontation à la violence, c'est à la maternelle que je l'ai vécue. Bien entendu, ce n'est pas la chose que l'on souhaite pour ces petits bouts de chou ! Dure et cruelle, voici l'une des réalités des quartiers difficiles du Nord de Paris : il est pratiquement impossible de ne pas connaître cette peur de l'épreuve de force, du racket, de la menace, du passage à tabac.

Voilà comment, vers l'âge de huit ans, durant plusieurs mois, tous les soirs de la semaine, à la sortie du

Cours Préparatoire, les larmes aux yeux, je fus contraint et forcé de donner au caïd de l'école le goûter (gâteaux ou pain au chocolat) que ma mère, chaque matin, mettait dans mon cartable. Je dois dire que les garçons de ma classe étaient presque tous des préadolescents : avec ma petite tête toute blonde et ma coupe de cheveux de premier de la classe, j'étais pour eux un petit gars bien facile à terroriser.

Le racket... C'est le genre de situation que l'on garde enfouie dans son jardin secret personnel, dont surtout l'on ne parle à personne, de peur de se faire massacrer à la sortie de l'école ou à la récréation. Chaque matin, je me rendais malade à en vomir quand je partais à l'école, à cause de ce grand qui me pourrissait la vie. Aujourd'hui, c'était mon « quatre heures » qu'il me prenait de force, mais le lendemain, qu'allait-il me demander ? Des jeux, des affaires, de l'argent ? J'avais une boule dans l'estomac qui pesait plus lourd que mon cartable, qui s'appelait l'angoisse et, pour un gamin de huit ans, c'était éprouvant.

Très vite, dans les cités, les jeunes comprennent que règne la loi du plus fort. Alors, devant cette pression, je n'avais plus le choix : « Je réagis ou je crève, et quitte à me prendre une dérouillée, je dois faire face, d'une façon ou d'une autre... »

Rempli d'un désir de vengeance, tandis que se mêlaient en moi la peur et la colère, je pris la décision de me battre contre la terreur de la petite école. Si vraiment cela tournait mal pour moi, des copains interviendraient, en nous séparant, pour ne pas que l'on me ramasse à la petite cuillère. La réputation de ce jeune caïd dépassait largement l'enceinte de la petite école Charles Hermite. Je suis certain que d'autres gamins et gamines furent également ses victimes.

À la sortie du réfectoire, je profitai d'un moment où les surveillants étaient occupés pour aller à la rencontre du personnage le plus fort et le plus agressif de cet établissement, c'est-à-dire le cauchemar de toute l'école. Il mesurait bien une tête de plus que moi, nous ne combattions pas dans la même catégorie, c'était clair, mais j'étais tellement remonté, les nerfs à vif, que je ne me posais aucune question.

Poussé par tout ce poids de haine, en l'espace d'une demi-seconde, je lui expédiai un coup de boule d'une extrême violence en plein visage, lui faisant exploser le nez, le sang giclant partout sur mes vêtements, suivi d'une droite assénée de tout mon élan qui le mit directement KO ! Pour l'achever, je lui balançai des coups de pied dans le ventre et j'y mis tout mon cœur, repensant aux nombreuses fois où il avait profité de ce que j'étais le plus petit pour me voler.

Maîtrisé immédiatement par les surveillants, je fus conduit chez le directeur, mais en traversant la cour de récréation, je marchais la tête haute, fier d'avoir accompli mon devoir. La bagarre n'avait duré que cinq minutes, mais depuis, tout au long de ma scolarité, plus personne ne tenta de me racketter.

Bien sûr, la sanction fut inévitable, à cause du désordre que j'avais causé pendant la récréation. Mais je ne regrettais pas ce choix : je ne concevais plus de venir chaque matin à l'école avec la peur au ventre, je ne voulais plus jamais revivre ce genre d'angoisse.

Première bande de copains

L'épisode de cette bagarre, à ma plus grande surprise, apporta un changement radical dans ma vie de petit garçon bien sage. Je découvris avec stupéfaction que cet événement m'entraînait, malgré moi, à franchir une nouvelle étape, plus rapidement que prévu. Je passai le cap de la petite enfance à l'adolescence sans transition, ce qui entraîna des conséquences dévastatrices pour toute ma jeunesse.

Je m'affirmais en développant une fausse personnalité, je me forgeais une identité fondée sur un caractère de battant, de meneur de bande, sachant m'entourer au bon moment de copains susceptibles de me suivre en toutes

circonstances. Voilà comment je formai ma première vraie bande de copains, à huit ans et demi, avec six de mes meilleurs amis. Nous étions un groupe de garçons homogène, une équipe de petits malins, bien organisés pour affronter les problèmes des enfants des rues.

Déjà à cet âge, l'école ne m'intéressait guère, j'avais tellement plus de choses à apprendre hors de ses murs. Ma curiosité et ma quête de sensations me poussèrent sans cesse à la découverte de nouvelles émotions fortes. Les grands espaces naturels n'existaient pas, ils n'étaient pas proposés en option dans les cités-dortoirs. Alors, nous nous inventions des jeux sans limites, tout droit sortis d'une imagination débordante, nous nous amusions avec les moyens du bord, et ceux-ci n'étaient sûrement pas les mieux appropriés pour des enfants.

Les seules valeurs que je respectais profondément étaient celles que je créais avec mes potes au sein de ma bande ! Pour attester de l'appartenance à notre clan, nous nous marquions dans notre chair, entaillant la paume de nos mains avec la lame d'un couteau, signant de notre sang un pacte de confrérie, à la vie à la mort, nous jurant fidélité, loyauté et bravoure, quoi qu'il puisse advenir de chacun de nous.

Liés par le sang comme des frères, ce pacte scellant le corps que nous formions, unis comme les cinq doigts de la main, nous n'avions peur de rien. Notre groupe

était solide et solidaire, insouciant, heureux de vivre malgré les soucis familiaux de chacun. Nous étions forts parce que nous étions ensemble, pour faire le bien ou pour faire le mal.

La cité du boulevard Ney était le lieu rêvé pour ceux qui aimaient prendre des risques et faire les quatre cents coups, un territoire que, chaque jour, nous transformions en un immense terrain de jeu, sans règlement et surtout sans interdiction... Par principe, notre groupe ne mettait aucune limite à l'imagination, cela entraînait donc très vite l'arrivée d'autres garçons dans notre bande.

Très influencés par la culture new-yorkaise, nous étions devenus à notre insu une génération avant-gardiste, formant un mouvement de rue socioculturel. Nous revendiquions le droit d'exister dans notre ghetto par la violence, par un look provocateur, par la musique de la rue (le rap qui faisait ses premières apparitions), la danse de la rue (le hip-hop) et l'art de la rue (tags, graffitis de style plutôt hard, s'inspirant du Bronx).

J'aimais de plus en plus l'ambiance cruelle de mon quartier, le parfum des trottoirs, mais aussi l'atmosphère de Paris. La belle capitale, ville des lumières pour la façade, devenait la cité des ténèbres, avec tous ses dangers, ses peurs qui pénétraient l'être jusque dans ses entrailles, quand arrivait la nuit, à l'heure où les esprits

du mal se réveillaient sur Paris. Que l'on se trouve à New York, à Manille, à Rio, à Alger, il y a une odeur significative de la rue, où que ce soit ; les cultures sont différentes, les trottoirs sont différents, mais le vice, lui, est le même partout.

J'aimais l'enseignement de la rue, cette existence sur le qui-vive, toujours aux aguets d'un sale coup, prêt, à chaque instant, à commencer une nouvelle aventure avec mes amis qui prenaient progressivement dans ma vie une importance plus grande que ma famille.

Quatre cents coups pour 1 mètre 40

Pour gagner une réputation de petit dur et être considéré comme un vrai caïd, je me marginalisais en imitant des chefs de bande et en faisant les quatre cents coups avec les plus durs du quartier. Mon blouson de cuir noir sur le dos, les cheveux gominés, je gagnai mon titre de loubard de la cité et j'eus à mon actif plusieurs « gros coups ».

Chaque soir, quand je rentrais de l'école primaire, je posais mon cartable à la maison et je filais dehors rejoindre tous mes potes. J'avais deux heures de temps libre devant moi pour faire ce que je voulais, en attendant que papa et maman rentrent du travail, tandis que mon frère Christian traînait lui aussi avec ses amis.

Tous les jours, en fin d'après-midi, quels que soient le temps ou la saison, c'était exactement le même rituel, le rendez-vous devant un porche d'escalier. Une nouvelle aventure commençait alors, selon l'inspiration de chacun et, en général, les idées ne manquaient pas. Combien de paires de baskets j'ai usées sur le macadam en l'arpentant durant des heures autour du pâté de maisons, à tourner en rond sans interruption, à l'affût de la moindre occasion d'entrer dans l'action et de faire un sale coup !

Dans la rue, il y a toujours des rencontres imprévues, on se trouve à la merci de n'importe quel individu. Chaque jour, je découvrais davantage ce monde de la rue qui m'entourait, avec son lot de profiteurs, d'arnaqueurs, de vicieux, et tous les autres. J'apprenais vite car c'était une question de survie : dans la rue, si l'on ne se méfie pas, on se fait avoir, manipuler, arnaquer, ridiculiser, on passe pour un *baltringue*², et là, on n'existe plus.

Généralement, si nous restions en groupe soudé, personne ne venait nous provoquer, c'est pour cela que nous étions presque toujours au moins trois pour faire nos coups. La liste de nos méfaits serait trop longue à énumérer et il n'y a pas d'intérêt majeur à entrer dans ce genre de détails. En revanche, ce qu'il est intéressant de constater, c'est la façon dont n'importe quel enfant

2. Un lexique à la fin de ce livre expliquera les mots argotiques ou spécifiques à l'univers de la drogue, mis en italique dans le récit.